

Performance

# Valérie Dréville réinvente les danses fétiches de Jérôme Bel

L'actrice et le chorégraphe unissent leurs univers dans une création très attendue.

Natacha Rossel

Elle, introvertie, pesant chacun de ses mots; lui, volubile, expansif. Valérie Dréville et Jérôme Bel, ce sont deux univers qui s'entrechoquent. L'une des plus grandes comédiennes de théâtre, dirigée par Vitez, Régy, Vassiliev, s'immisce dans l'univers du chorégraphe, dont les partitions subliment l'individu, la singularité. Avant de dévoiler leurs «Danses pour une actrice» à Vidy, ils nous ont accordé une conversation sur l'herbe.

**Qui a approché l'autre pour créer une pièce?**

**Jérôme Bel** Cette histoire a commencé il y a trente ans. (Rire.) Je suis allé voir des pièces de Claude Régy et j'ai découvert Valérie Dréville. Depuis, je lui voue une fascination. Je me souviens du jour où Vincent Baudriller, alors codirecteur du Festival d'Avignon, nous a présentés. J'étais tout ému. Mais la perspective de travailler avec elle me semblait alors hors d'atteinte. Puis on s'est recroisés, on évoquait vaguement l'idée de créer quelque chose ensemble. Un jour, Hortense Archambault (ndlr: directrice de la Maison de la culture de Seine-Saint-Denis et ancienne codirectrice d'Avignon) m'a dit: «J'en ai marre de vous entendre dire «Ah, Valérie», «Ah, Jérôme»! Montez un projet, et je le prends!»

**Valérie Dréville** Nous avons commencé par faire de petites sessions de travail, d'expérimentations. Nous avons décidé beaucoup plus tard d'en tirer un spectacle.

**J. B.** L'idée était d'imaginer comment une actrice pourrait s'emparer d'un autre matériau, de danses qui font partie de ce que j'appelle la modernité chorégraphique.

**Comment vos deux univers se sont-ils rencontrés?**

**J. B.** Je savais que Valérie avait fait de la danse classique, petite. Le premier jour, je lui demande donc de me montrer ce qui lui reste de ses années de pratique. Et, là, je lui dis: «Je mets quoi comme musique?» Elle me répond: «Je sais pas, «Le



Valérie Dréville et Jérôme Bel sur la pelouse de Vidy, après une journée de répétition de «Danses pour une actrice», leur création commune dévoilée jeudi soir. CHRISTIAN BRUN

lac des cygnes...» Je mets donc le morceau... et elle se met à crier: «Arrête, arrête, arrête!»

**V. D.** La musique a fait ressurgir toute mon enfance. Avec une violence incroyable. C'est ça qu'on appelle la mémoire affective, dans l'école russe. C'est une mémoire sensorielle, stimulée par un élément extérieur.

**Et... vous avez repris la session?**

**V. D.** Oui! (Elle sourit.) Nous avons regardé des vidéos de chorégraphes, à partir desquelles j'ai esquissé des improvi-

sations. Il ne s'agissait pas de les imiter ou de les recopier, mais de les interpréter comme je les ressentais.

**J. B.** Je lui montrais des œuvres que j'adorais et Valérie voyait des choses que je n'avais pas perçues. Nous avançons sur deux skis: moi sur celui de la danse, elle sur celui du théâtre. Nous nous sommes appuyés l'un sur l'autre pour faire de beaux virages. Même si nous n'avions aucune idée de ce que cela produirait. D'ailleurs nous ne savons toujours pas si ça fonctionne. (Rire.)

**Comment avez-vous choisi les partitions scéniques?**

**V. D.** Nous avons travaillé sur des pièces abstraites, mais cela ne fonctionnait pas très bien. Nous avons donc plutôt choisi des danses expressives, proches du théâtre. Des œuvres de Pina Bausch, de Kazuo Ono...

**J. B.** Le spectre est assez large, mais nous nous sommes concentrés sur ce que l'on appellera de la danse théâtrale. Dans ma pratique, je ne fais pas de danse abstraite. Il y a toujours une signification. Quand Trisha Brown exécute sa

danse démoniaque, elle essaie de ne pas être dans une histoire. Cela ne m'intéresse pas. J'échangerais des heures d'Anne Teresa De Keersmaeker ou de William Forsythe contre une minute de Pina Bausch.

**Valérie Dréville, quelle est la place du corps dans votre travail d'actrice?**

**V. D.** En France, on n'accorde pas une place aussi grande au corps qu'à la parole. Avec Claude Régy, c'était autre chose. Il travaillait beaucoup sur l'interdépendance entre la voix et le corps. Nous explorions la lenteur, la déréalisation. J'ai aussi énormément travaillé sur le corps lorsque j'ai découvert l'école russe, chez Anatoli Vassiliev. Les comédiens faisaient des trainings quotidiens, des arts martiaux. Et ce travail n'était pas séparé de l'art théâtral: le corps de l'acteur ouvre des voies pour trouver le corps, la vie du personnage. Sa vie ici et maintenant.

**Jérôme Bel, vous dirigez souvent des interprètes qui n'appartiennent pas à la danse. Des quidams dans «Gala», les acteurs handicapés du Theater Hora, et maintenant une comédienne. Comment cela vous nourrit-il?**

**J. B.** J'essaie de déplacer certains curseurs. Je veux être au plus proche de la vie, pas de la représentation de la vie. Avec le Theater Hora, si une mouche traversait la scène, ils s'arrêtaient et la regardaient passer. Alors que nous, nous ferions abstraction, comme si cette mouche n'existait pas. Avec eux, j'avais l'impression de voir leurs pensées, car ils ne savaient pas les cacher. Je retrouve ce même état de transparence chez Valérie, à la différence qu'elle le maîtrise. Elle parvient à s'émanciper des conventions, de l'égo, de ce qu'elle a appris. Pour moi, le théâtre dit la vérité davantage que la vie.

Lausanne, Théâtre de Vidy

Jusqu'au 3 oct.

www.vidy.ch

## «Cursed: La rebelle» ne l'est que dans son titre

### Télévision

**Le choix des acteurs de deux des rôles principaux affadit cette série de fantasy dont la saison 1 est lancée cet été sur Netflix.**

Quelle série détrônera dans le cœur des amateurs de heroic fantasy «Game of Thrones»? Après le navrant «The Witcher», l'annonce d'un préquel de la légende arthurienne - fruit d'une collaboration du dessinateur de BD Frank Miller et du scénariste Tom Wheeler - suscitait un espoir, nourri par la qualité de la BD du créateur de «Sin City» et de l'auteur de la série «The Cape».

Dans «Cursed: La rebelle», diffusée depuis cet été par Netflix, l'idée d'imaginer la vie d'avant de la Dame du Lac, de Morgane, d'Arthur, Merlin ou Lancelot fait écho à la démarche qui a donné naissance à l'excellente série «Go-

tham»: les personnages de l'épopée de Chrétien de Troyes se devinent ou se révèlent au fil des épisodes.

Cette série raconte donc l'histoire de Nimue, une jeune sorcière de la tribu de Faë, un peuple vivant en osmose avec la nature. C'est elle qui va prendre possession de l'épée du pouvoir, Excalibur. Elle qui deviendra la Dame du Lac et tente dans la première saison de sauver son peuple du génocide perpétré par les Paladins rouges et un mystérieux «moine larmoyant». Ces personnages noirs qui dénoncent, tuent et torturent sont très réussis, à commencer par le Père Carden, commandant des pénitents, interprété par Peter Mullan, le bourreau aveugle, la nonne rouge, excellente de méchanceté, ou le pape, dont l'apparition est un miracle d'un casting inégal.

Dans le rôle principal, celui de Nimue, Katherine Langford, au vi-



La future Dame du Lac (Katherine Langford) se saisit d'Excalibur. NETFLIX

sage et aux humeurs adolescents, peine ainsi à convaincre dans le rôle de la sorcière Sang-de-Loup, comme d'ailleurs l'acteur, assez insipide, choisi pour le rôle d'Arthur. Ces choix handicapent la sé-

rie, en comparaison avec la distribution incontestable de «Game of Thrones». On retrouvera cependant avec plaisir Gustaf Skarsgård, Floki, le constructeur mystique de drakkars dans «Vikings», qui montre l'étendue de ses talents de composition dans le rôle d'un Merlin paria qui a perdu ses pouvoirs. La série sacrifie enfin aux exigences culturelles de l'époque: Arthur et Morgane sont noirs et l'amour que se portent deux femmes est bien plus crédible que celui soudain de Nimue et Arthur.

La série captivera les adolescents et les clients du «girl power» plutôt que les amateurs de fantasy, qui trouveront cependant dans quelques effets spéciaux et séquences de magie (dont une des scènes finales de la saison 1 avec Merlin) de quoi patienter en attendant la série «Le seigneur des anneaux» programmée par Amazon en 2021.

## Mauvais film à Locarno

### Cinéma

**Le festival se sépare de sa directrice artistique après seulement deux éditions - dont une en format réduit. Les divergences seraient stratégiques et réciproques.**

La nouvelle a surpris, jeudi: Lili Hinstin, directrice artistique nommée en 2018, quitte le Festival du film de Locarno. La manifestation tessinoise comme Lili Hinstin parlent de «divergences stratégiques» qui les ont poussées à se séparer d'un commun accord. La Française de 43 ans aura ainsi travaillé pour deux éditions du festival (2019 et 2020). Elle avait succédé fin 2018 à Carlo Chatrion, parti à la Berlinale.

Lili Hinstin a œuvré afin de donner aux jeunes cinéphiles un meilleur accès à la manifesta-

tion: près de 200 lits à prix abordables ont été mis à disposition dans une ancienne caserne. Elle a aussi lancé le projet «U30», qui a réuni durant trois jours des jeunes de l'industrie cinématographique autour de thèmes d'actualité. Et sur la Piazza Grande, les films de minuit se sont voulus plutôt trash, pour un public ouvert aux œuvres radicales et qui se couche tard.

Mais le Covid a mis un coup de frein à ses ambitions. Locarno a proposé cette année une édition hybride, en majorité en ligne, avec quelques projections dans trois salles tessinoises. Au final, les salles de Locarno et de Muralto ont enregistré 5950 entrées. La plateforme numérique du festival a, elle, enregistré près de 320'000 visiteurs.

Le conseil de direction puis le conseil d'administration se réuniront prochainement pour discuter de sa succession. **F.B.**